

Le sens du réel : à propos de l'article de Winnicott. « De la communication et de la non-communication suivi d'une étude de certains contraires »'

Thomas H. Ogden

DANS **L'ANNÉE PSYCHANALYTIQUE INTERNATIONALE 2020/1 Volume 2020** , PAGES 125 À 148
ÉDITIONS **IN PRESS**

ISSN 1661-8009

ISBN 9782848355948

DOI 10.3917/lapsy.201.0125

Date de mise en ligne : 08/04/2022

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-l-annee-psychanalytique-internationale-2020-1-page-125?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour In Press.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

THÉORIE ET TECHNIQUE

LE SENS DU RÉEL : À PROPOS DE L'ARTICLE DE WINNICOTT « DE LA COMMUNICATION ET DE LA NON- COMMUNICATION SUIVI D'UNE ÉTUDE DE CERTAINS CONTRAIRES »^{1,2}

Thomas H. OGDEN

Analyste en pratique privée et membre formateur du Psychoanalytic Institute of Northern California,
San Francisco, CA, USA - Thomas.ogdenmd@gmail.com

Résumé : Dans son article « De la communication et de la non-communication suivi d'une étude de certains contraires », Winnicott avance une idée radicale: communiquer avec des objets subjectifs est une communication en cul-de-sac (une communication qui n'est adressée ni à un objet externe, ni à un objet interne) mais qui, malgré tout, dote toute expérience de la qualité d'être « éprouvée comme réelle ». Le point essentiel de son article est que « chaque individu est un élément isolé en état de non-communication permanente, toujours inconnu, jamais découvert en fait ». A ce « point essentiel », j'ajouterais un aspect que je décrirais ainsi: chaque individu a, à parts égales, besoin d'être trouvé (reconnu mais pas exposé) et besoin de ne pas être trouvé (un îlot d'incommunicado³). Winnicott nous met garde. Au moment où l'analyste a atteint les couches profondes de la personnalité, l'interprétation peut introduire, de manière destructive, une part de « non-moi » trop près du noyau du self, il s'ensuit que « l'analyste ferait mieux d'attendre ». Une question sans réponse se pose alors: que fait l'analyste quand il reste silencieux? Je réponds à cette question avec des exemples cliniques issus de ma pratique. Dans

1. Article publié sous le titre: The feeling of real: On Winnicott's "Communicating and Not Communicating Leading to a Study of Certain Opposites". *Int. J. Psychoanal.* (2018) 99: 1288-1304, traduit par Patricia Waltz, relu par Céline Gür Gressot.

2. N.D.T.: en anglais « feeling of real » que j'ai traduit par « sens du réel », comme Mme Kalmanovitch, la traduction de référence chez Payot. J'aimerais attirer l'attention sur la différence avec une autre notion, le « sense of feeling real », locution dont Mme Anasthassiou-Popesco, traductrice du « Langage de Winnicott » signale déjà la difficulté de traduction. Elle va opter pour « sentiment d'exister » et je suivrai sa proposition.

3. N.D.T.: *incommunicado*: sans contact avec l'extérieur. La force d'un mot d'origine étrangère me paraît véhiculer du sens, et j'ai décidé de ne pas le traduire, contrairement à Mme Anasthassiou-Popesco qui choisit: « inatteignable »

son effort de communiquer quelque chose du mystère d'exister qui est « absolument personnel », Winnicott termine son article en utilisant un langage poétique. À mon avis, Winnicott transforme la prose en poésie pour traduire quelque chose du mystère d'exister.

Mots-clés : Isolé, noyau du self, communication en cul-de-sac, objet subjectif.

Introduction

Dans « De la communication et de la non-communication suivi d'une étude de certains contraires »⁴, un des articles les plus importants et audacieux de Winnicott, et, selon moi, un de ses articles les plus difficiles, il se donne pour objectif de décrire l'état d'existence dans notre noyau central. Y arriver implique trouver un moyen d'esquisser l'inexprimable, l'ineffable, afin de communiquer quelque chose du mystère d'exister qui est « absolument personnel »⁵ (p. 168) à chacun d'entre nous. Winnicott nous dit que, pour écrire cet article, il s'est accordé « une très grande latitude pour suivre mon thème où qu'il me mène » (p. 151). Il se donne de la place pour expérimenter une série de concepts et de métaphores, et il arrive finalement à une forme de pensée et à une utilisation du langage que, selon moi, il n'avait pas imaginées en se mettant au travail.

Le self qui ne communique pas

Winnicott commence son article d'une manière assez abrupte, il cite d'abord Keats : « -L'élément de toute pensée constitue le noyau d'un monde intellectuel » (p. 151), il admet ensuite que son travail « ne contient qu'une seule idée, plutôt évidente, d'ailleurs » (p. 151), puis il s'excuse de n'arriver que « progressivement » au sujet de son article pour, finalement, faire ce commentaire étonnamment personnel :

Alors que, sans partir d'un point donné, je préparais cet article pour une Société étrangère, j'en suis rapidement venu, à ma grande surprise, à revendiquer le droit à ne pas communiquer. C'était une protestation sortie du tréfonds de moi-même contre le fantasme angoissant d'être exploité à l'infini. Dans un autre langage, ce serait le fantasme d'être mangé ou avalé. Dans celui de cet article, c'est le *fantasme d'être découvert* (p. 151).

4. Cette discussion sur « De la communication et non-communication » est la douzième d'une série qui propose « une lecture créative » d'articles psychanalytiques fondamentaux. J'ai déjà discuté des travaux de Freud, Winnicott, Isaacs, Fairbairn, Bion, Loewald et Searles.

5. Sauf indication contraire le numéro de page se réfère à Winnicott (1963a/1970)

Ces deux questions – quelle est la signification d’être trouvé? quelle est la signification de ne pas être trouvé? – reviennent comme un leitmotiv jusqu’aux toutes dernières phrases de l’article. À chaque fois, ces questions sont cadrées de manière un peu différente, à chaque fois, il arrive à une conception légèrement différente de la communication au noyau du self.

Winnicott nous dit qu’avant de traiter le sujet de la communication il lui faut « redéfinir quelques-unes de [s]es vues sur l’instauration des premières relations objectales » (p. 152). Je n’explorerai pas ces « vues redéfinies » ici, mais je discuterai certaines d’entre elles dans cet article. (Abram 1996/2001) propose une discussion attentive du développement de la théorie des relations d’objet⁶ de Winnicott, laquelle a évolué jusqu’à sa forme définitive dans « L’utilisation de l’objet et le mode de relation à l’objet au travers des identifications » (Winnicott 1969/1975).

Quand Winnicott se concentre sur une étude psychanalytique de la communication, il le fait d’une façon que je trouve très difficile à suivre, en partie en raison de l’ambiguïté et du caractère indéfini des mots (par exemple les mots *explicite*, *implicite* et *muet*), en partie parce que la syntaxe de ses phrases est complexe et prête à confusion (peut-être est-ce intentionnel), et, en partie, parce que le terme *objet subjectif* est réinventé dans cet article, et prend une nouvelle signification simplement par la façon dont il est utilisé dans ce passage (signification qui change au cours de l’article):

Dans la mesure où l’objet est subjectif, *il n’est pas nécessaire d’être explicite pour communiquer avec lui*. Dans la mesure où il est perçu objectivement, la communication est soit explicite, soit muette. C’est alors qu’apparaissent deux choses *nouvelles*: L’utilisation par l’individu des modes de communication avec le plaisir concomitant, et le « self » de l’individu qui ne communique pas ou plutôt le noyau personnel du « self » qui est un élément isolé authentique. (p. 156)

Je me bats avec ces phrases chaque fois que je les lis. Il me semble (en ce moment) que Winnicott ouvre une première brèche, non seulement en ce qui concerne la théorie de la communication et de la non-communication, mais, et c’est tout aussi important, en ce qui concerne la théorie de la nature de l’état d’exister au niveau de notre noyau. Il commence ce passage en disant que, dans la mesure où l’objet est un objet subjectif (un objet dans « la sphère de l’omnipotence en tant qu’expérience vivante » p. 155), la communication n’a pas besoin d’être explicite (ce qui semble ici signifier qu’elle n’a pas besoin d’être une communication symbolique). La communication avec des objets objectivement

6. N.D.T.: en anglais « object relating » intraduisible en français car la forme « relating » implique quelque chose en mouvement, en train de se faire.

perçus (des objets externes) peut être explicite (peut-être symbolique) ou muette (silencieuse, qui n'a pas besoin de mots pour transmettre du sens symbolique – peut-être une communication en forme de changement d'expression faciale qui transmet un état émotionnel).

La dernière phrase de ce passage fait un grand saut. Winnicott écrit : « C'est alors qu'apparaissent deux choses *nouvelles* [...] », elles semblent se référer à l'apparition de deux nouveaux états d'exister qui font suite à la réussite de la communication avec des objets subjectifs et objets objectifs. Le mot « apparaît » me semble choisi avec soin car il n'indique pas de relation de cause à effet entre ces deux nouvelles choses, au contraire il suggère des développements simultanés. Une des « *nouvelles choses* », nouveaux états d'exister, qui naît est l'utilisation et le plaisir de l'expérience d'être capable de communiquer avec un monde éprouvé comme externe à soi. La description de l'autre état d'exister qui « apparaît » me surprend à chaque fois parce qu'il est vraiment d'un autre ordre que le premier. L'autre état d'exister qui naît constitue un développement qualitativement différent : c'est la création de l'essence de notre sentiment d'être humain⁷ qui est un « self » « qui ne communique pas [...], le noyau personnel du « self » qui est un élément isolé authentique ». La communication n'est pas « nécessaire » comme Winnicott l'écrit au début du passage, l'absence de communication est une qualité essentielle de cet état d'existence. Ce qui est le plus personnel est le plus isolé - et ses lignes de communications avec l'objet externe sont radicalement coupées. Cette façon de penser absolument extraordinaire est la première d'une série de tentatives de Winnicott pour décrire l'état d'existence qui se trouve au cœur de l'être humain.

Puis, Winnicott apporte une touche de complexité à une situation déjà saturée avec ses idées en cours de développement :

Une complication surgit dans ce raisonnement du fait que le nourrisson élabore simultanément deux sortes de relations, la relation avec la mère-environnement et la relation avec l'objet qui devient la mère-objectale. La mère-environnement est humaine et la mère objectale est une chose, bien qu'il s'agisse aussi de la mère ou d'une partie d'elle (p. 156).

Il me semble que Winnicott suggère, mais ne fait que suggérer, qu'il existe deux modes simultanés d'entrer en relation avec la mère : 1) la relation à la mère-environnement comme « humaine » (diffusément personnelle, non localisée de manière spécifique dans le temps et l'espace), une forme d'être en relation qui précède même la relation avec des objets subjectifs ; et 2) la relation avec la mère-objet qui a toutes les qualités d'« être une chose »⁸ extérieure, une chose

7. N.D.T. : en anglais : creation of the core state of being human.

8. N.D.T. : en anglais : thing-ness

qui a une place, une taille, une forme, une odeur, une gestuelle, une consistance définie et ainsi de suite, toute qualité qui la rendent réelle comme une chose « non-moi » ayant le potentiel de devenir un objet externe si le développement se poursuit d'une manière saine.

Lorsqu'il est en relation avec la mère-environnement, « on peut dire du nourrisson qu'il communique simplement en continuant à exister [...] mais cela mérite à peine d'être qualifié de communication. » (p. 156)

Dans la dernière partie, apparemment rejetée, de la phrase, Winnicott étend le concept d'être en communication pour y inclure la communication avec la mère environnement qui prend la simple forme de « continuer à exister ». L'idée de communiquer « simplement en continuant à exister » pourrait représenter l'état d'exister le plus précoce, le moins différencié, expérimenté par le nourrisson et cette expérience pourrait se trouver au cœur du self qui ne communique pas, isolé. (J'utilise deux fois le mot *pourrait* car ce sont mes compréhensions de la pensée de Winnicott.)

La communication en cul-de-sac

Dans cet article, plus que dans d'autres articles importants, Winnicott utilise des contraires pour cadrer sa pensée (comme cela se reflète dans le titre de l'article). Les premiers contraires qu'il introduit sont deux contraires de la communication :

- tout simplement ne pas communiquer ;
- ne pas communiquer d'une façon active ou réactionnelle (p. 156).

Tout simplement « ne pas communiquer équivaut au repos » (p. 157) et peut redevenir de la communication aussi naturellement que le sommeil redevient de l'éveil. « Ne pas communiquer d'une façon active ou réactionnelle » est l'opposé d'une communication pertinente concernant ce Winnicott pense être la « seule idée » de cet article, et qui nécessite un deuxième type de métaphores pour décrire l'état d'existence au cœur du self.

Dans la psychopathologie utilisée ici pour les besoins de mon raisonnement, cet environnement a fait défaut à certains égards et jusqu'à un certain degré et, en matière de relation d'objet, une scission s'est instaurée chez le nourrisson. D'un côté, il établit une relation avec un objet offert⁹ (presenting) et, dans ce but, il élabore ce que j'ai appelé un faux « self » ou « self » obéissant. (p. 157)

La manière dont le faux self entre en relation avec l'objet n'est ni une expérience de relation avec un objet subjectif, ni avec un objet objectivement perçu,

9. N.D.T. : en anglais : « object presenting » : présentation de l'objet au bébé

mais à un « objet offert », un objet éprouvé seulement comme un empiétement dans le sentiment d'être soi du nourrisson, un objet qui doit être géré ou détourné, un objet qui n'est pas utilisé pour une communication authentique ou une croissance psychique.

Winnicott poursuit :

De l'autre [côté de la scission, dans la moitié qui n'est pas le faux self¹⁰] il a une relation avec un objet subjectif ou avec des phénomènes simples basés sur des expériences corporelles, celles-ci étant à peine influencées par un monde perçu objectivement. (Cliniquement ne voyons-nous pas cela, par exemple, dans les mouvements de balancement autistique et dans la peinture abstraite [peut-être j'imagine dessinée par un enfant autiste pendant une séance de thérapie¹¹] qui est une communication en cul-de-sac et qui n'a pas de portée générale?)

(p. 157)

Ici, Winnicott ne parle pas des objets subjectifs comme étant des objets en voie de devenir des objets objectivement perçus, des objets émergeant de la « sphère de l'omnipotence en tant qu'expérience vivante » (p. 155), mais plutôt, en cas de psychopathologie sévère, d'un objet subjectif qui n'a que les qualités d'être de « simples phénomènes basés sur des expériences corporelles ». « Simples », je trouve qu'il s'agit d'une description particulièrement expressive d'une forme pathologique d'être en relation, sans sujet, sans objet et sans corps, de « simples phénomènes. »

Pour Winnicott, le balancement autistique est le phénomène pathologique dont a « besoin [son] raisonnement. » (p. 157) Il considère le balancement autistique comme une expérience dominée par la sensation (dépourvue du sens de soi, du corps ou de l'autre), un phénomène que Tustin (1984) appelle une expérience de « forme autistique », une présence ressentie que quelqu'un du dehors pourrait appeler une expérience d'auto-apaisement, mais, pour l'enfant autiste, il n'y a ni self à apaiser ni à être apaisé. J'en prends pour exemple un patient autiste adulte que j'avais en analyse et qui avait besoin « d'être enveloppé dans du brouillard et du son des cornes de brume », ou, une autre patiente autiste, qui avait besoin de la « sensation de lire » ce qui n'avait rien à voir avec le sens symbolique des mots et des phrases qu'elle oubliait dès qu'elle les avait lus.

L'expression « communication en cul-de-sac » semble parfaite pour décrire les dessins abstraits d'un enfant autiste qui n'ont pas de « validité générale », c'est-à-dire que les dessins d'un enfant qui n'a pas la capacité, et peut-être pas le désir, de symboliser, communiquent peu de choses à quelqu'un. Ce sont dans ces impasses autistiques, ces créations non symboliques, ces « simples

10. N.D.T.

11. *Ibid.*

phénomènes », pas pensés pour quoi que ce soit ou qui que ce soit, que Winnicott trouve des modes de ressentis qui lui viennent en aide pour décrire la nature du vécu dans le noyau du self.

Tout le sens du réel

Winnicott passe directement de sa conception de la communication pathologique en cul-de-sac à une constatation sur le développement précoce dans une situation favorable :

De cette manière, [en discutant la scission pathologique de l'autisme¹²], j'introduis l'idée d'une communication avec des objets subjectifs et, en même temps, l'idée d'une non-communication active avec ce qui est perçu objectivement par le nourrisson. Il ne semble pas y avoir de doute que, malgré son inutilité du point de vue de l'observateur, la communication en cul-de-sac (communication avec des objets subjectifs) porte en elle tout le sens du réel.

(p. 157)

C'est aussi une affirmation remarquable : la communication en cul-de-sac que l'on voit dans l'autisme et d'autres formes sévères de psychopathologies a une contrepartie chez les « individus plus normaux » que Winnicott appelle la « communication avec des objets subjectifs ». Le concept d'« objet subjectif » tel qu'il est utilisé ici est, une fois de plus, réinventé par Winnicott. Maintenant, communiquer avec des objets subjectifs est une communication en cul-de-sac, une communication pas pensée/prévue pour un quelconque objet interne ou externe, mais une communication qui, néanmoins, porte en elle « tout le sens du réel ».

Winnicott n'explique pas comment « la communication avec des objets subjectifs porte en elle tout le sens du réel » mais son usage du langage sert à décrire quelque chose de la manière dont ces formes de communication et façon d'exister *sont éprouvées*. Être en relation avec des objets subjectifs, « porte en soi » – par opposition à « exprime » ou « génère » ou « comprend » tout le sens du réel. Le sens du mot « porter en soi » n'inclut pas seulement l'acte de transporter, d'endurer et de contenir mais aussi d'être enceinte de quelque chose. La communication avec des objets subjectifs n'est pas seulement porteuse-enceinte du sens du réel mais de tout le sens du réel – elle est généreusement non liée, elle se poursuit sans fin, elle englobe tout. De plus, la communication avec des objets subjectifs porte en elle non seulement tout *le sens de ce qui est réel* ou tout le sens de la *réalité*. L'idée de porter tout le sens de ce qui est réel s'applique à une

12. N.D.A.

façon d'éprouver la réalité extérieure comme le fait la phrase *tout le sens de la réalité*. Ces deux formulations différentes – le sens de ce qui est réel et le sens de la réalité – sont deux exacts opposés de la conception de l'état d'exister que Winnicott essaye de transmettre : un état d'exister dans lequel « il n'y a pas de communication avec le monde non-moi d'une façon ou d'une autre », (p. 164) et un état d'exister dans lequel la réalité externe est absolument non pertinente.

L'idée que « la communication en cul-de-sac (avec des objets subjectifs) porte en elle « tout le sens du réel » constitue un des paradoxes fondamentaux, mais jamais explicité, de l'article de Winnicott : c'est l'idée que la communication en cul-de-sac d'une partie du self, celle qui ne communique radicalement pas avec les autres parties du self, est la partie du self qui porte, qui est enceinte, de tout le sens du réel dont chacun fait l'expérience dans toutes les manières possibles de se sentir vivant comme, par exemple, dans son corps, dans ses relations avec ses objets internes, dans sa relation avec la réalité externe. Ce qui est absolument coupé de tout est ce qui est partout.

Winnicott poursuit :

[D]ans les cas de maladie moins graves où l'on trouve un mélange de pathologie et de santé, on doit s'attendre à une non-communication active (repli clinique) du fait que la communication est si facilement associée à un certain degré de relations objectales fausses ou fondées sur l'obéissance. Il faut qu'une communication silencieuse et secrète avec des objets subjectifs, qui portent en eux un sentiment du réel, prenne périodiquement le dessus pour rétablir l'équilibre.

(p. 158)

Une communication avec des objets subjectifs qui prend la forme d'un « repli clinique », ce qui, j'imagine, signifie un état d'esprit qui a l'apparence de la dépression ou du retrait schizoïde, n'est effectivement pas une maladie ; en fait c'est l'opposé d'une maladie. C'est une affirmation du besoin d'engager une communication avec des objets subjectifs qui « portent le sens du réel ». Winnicott a l'air de dire que « la communication secrète et silencieuse avec des objets subjectifs » peut, « dans les cas les moins graves », (ce qui, à mon avis, nous inclut tous) à certains moments, laisser la place à une dépendance excessive au faux self ou à un self trop conforme. Dans mon expérience, quand cela se produit, on peut retrouver le sens du réel au moyen du rêve (éveillé ou endormi), en étant seul, ou en écoutant de la musique, en ayant une activité créative ou lors d'un retrait temporaire dans un sain « isolement personnel dominé par les sensations » (Ogden, 1989, 1991).

Les phénomènes transitionnels et le sens du réel

Winnicott interrompt le fil de sa pensée (la communication silencieuse avec des objets subjectifs).

Cependant, chez des personnes bien portantes, la santé réelle peut se décrire autrement qu'en termes de résidus de ce qui aurait pu être l'esquisse d'une maladie. Il devrait être possible dans l'établissement d'un sentiment de la réalité de définir de façon positive un emploi sain de la non-communication. Se faisant il s'avérera peut-être nécessaire de parler en termes de vie culturelle de l'homme, cette vie culturelle constituant chez l'adulte l'équivalent des phénomènes transitionnels de la petite enfance et de l'enfance lorsque la communication s'établit sans qu'on puisse dire que l'état de l'objet est subjectif ou perçu objectivement.

(p. 158)

Bien que Winnicott ne le spécifie pas, je pense que, lorsqu'il parle de « résidus de ce qui aurait pu être l'esquisse d'une maladie », il se réfère à la « communication en cul-de-sac » que l'on voit chez les patients autistes. Il pense avoir besoin de « définir de façon positive un emploi sain de la non-communication, dans l'établissement de la réalité. » (p. 158). Cette pensée est intrigante pour moi, parce que, comme je le comprends, il a employé la psychopathologie de l'autisme dont il avait besoin pour son raisonnement comme une métaphore, une façon d'imager l'*apparente* inutilité de la communication au cœur du self.

Quoi qu'il en soit, ici Winnicott conceptualise le sentiment du réel comme provenant de deux sources : la communication avec des objets subjectifs et l'expérience du bébé ou de l'enfant en bonne santé avec les phénomènes transitionnels. La communication avec les phénomènes transitionnels diffère d'avec la communication avec des objets subjectifs car la communication dans l'aire des phénomènes transitionnels « s'établit sans qu'on puisse dire que l'état de l'objet est subjectif ou objectivement perçu. » (p. 158)

Les phénomènes transitionnels ne font pas partie d'un type d'expérience qui associent ou forment un compromis entre la réalité et le fantasme, ils font plutôt partie d'un type d'expérience qui n'est ni fantasme ni réalité, ni subjectif ni objectif. C'est un type d'expérience qui commence dans le jeu de l'enfant et se poursuit, la vie entière, dans « le domaine intermédiaire » (p. 158) qui comprend la vie culturelle y compris « l'art et la religion » (p. 158). Et pourtant, malgré l'assertion que le « sentiment de la réalité » prend en partie sa source dans les phénomènes transitionnels, Winnicott revient, un peu plus tard dans l'article, à sa position initiale, qui est « la communication de l'individu avec des phénomènes subjectifs, car c'est *uniquement* cette communication-là qui donne le sentiment du réel.

(p. 162, mes italiques)

À mon avis, les phénomènes transitionnels constituent un autre type d'expérience que la communication avec des phénomènes subjectifs et génèrent un « sentiment du réel » qui appartient au domaine de l'imagination, alors que le sens de la réalité porté par la communication avec des objets subjectifs a plus à faire avec quelque chose de bien plus primitif: notre sentiment d'exister central qui prend sa source quand « on peut dire du nourrisson qu'il communique simplement en continuant à exister » (p. 156). Cette distinction pourrait être la raison pour laquelle Winnicott hésite entre penser que le sentiment de la réalité prend son origine dans une seule source (la communication avec des objets subjectifs), ou dans deux formes d'expériences (la communication avec des objets subjectifs et avec des phénomènes transitionnels).

Le désastre de ne pas être trouvé, le désastre d'être trouvé

Ensuite, pour la première fois depuis son paragraphe d'introduction, Winnicott se penche sur la question du lien entre le besoin de communiquer et le besoin de ne pas être trouvé. Comme dans le premier paragraphe, la question est posée d'une façon qui semble traduire une pensée personnelle, bien que, cette fois, Winnicott ne fasse pas explicitement référence à lui-même.

Je pense qu'il est possible de détecter chez tous les artistes un dilemme inhérent qui relève de la coexistence des deux courants: le besoin urgent de communiquer et le besoin encore plus urgent de ne pas être trouvé. Cela explique peut-être le fait que nous ne pouvons pas concevoir qu'un artiste vienne à bout de la tâche qui occupe toute sa nature.

(p. 158)

À nouveau, le besoin de communiquer prend paradoxalement le dessus sur *le besoin encore plus urgent* de ne pas être trouvé (souligné par moi). En même temps, c'est le besoin de ne pas être trouvé qui semble constituer la source inépuisable qui pousse l'artiste à continuer de créer.

Winnicott poursuit en proposant une courte vignette sans introduction. La patiente fait un rêve dans lequel deux de ses amies, agents de douane, examinent ce qui lui appartient avec « un soin minutieux absurde » (p. 160). Ensuite, sans faire exprès, elle traverse une vitre en conduisant. À neuf ans, elle tenait un journal intime que sa mère avait lu sans son autorisation. La mère demande à sa fille où elle a trouvé la phrase qu'elle a mise en exergue de son journal: « Ce qu'un homme pense au profond de son cœur, tel il est » (p. 160).

Winnicott commente :

Nous avons là l'image d'un enfant établissant un « self » intime qui ne communique pas et qui, en même temps, désire communiquer et être trouvé. C'est un jeu

élaboré de cache-cache dans lequel *se cacher est un plaisir, mais ne pas être trouvé est une catastrophe*.

(p. 160)

On a l'impression que les mots : « se cacher est un plaisir, mais ne pas être trouvé est une catastrophe » attirent l'attention sur une autre phrase en italique qui semble être son contraire et que Winnicott appelle « le point essentiel de mon raisonnement, l'élément de pensée qui constitue le noyau d'un monde intellectuel et celui de mon article » :

Bien que des personnes en bonne santé communiquent et soient heureuses de communiquer, l'opposé est également vrai. *Chaque individu est un élément isolé en état de non-communication, toujours inconnu, jamais découvert en fait.*

(p. 161)

Winnicott ne nous dit pas si ces deux énoncés sont contradictoires ou paradoxaux ou un couple d'opposés : dans le premier énoncé, « ne pas être trouvé est une catastrophe », dans le deuxième, il est essentiel de « ne pas être trouvé. »

Au fil du temps, ces deux énoncés m'ont, de moins en moins, semblé être un paradoxe, une contradiction ou même une opposition. Je pense que les mots *trouvé et non trouvé* se réfèrent à des états d'existence que l'on retrouve dans des expériences très différentes. À mon avis, dans le premier énoncé le mot *trouvé* se réfère à un sentiment *d'être reconnu mais pas découvert*. Dans la vignette clinique, la mère découvre sa fille de 9 ans « Tout aurait été bien si elle l' [le journal] avait lu, mais sans en parler ».

« C'est un jeu sophistiqué de cache-cache » : le besoin d'être reconnu mais pas découvert est universel, et peut-être douloureusement évident chez les enfants en âge de latence et les adolescents. Quand ils vont bien, c'est un bonheur de se dissimuler à ses parents (pendant que l'identité propre se développe et, avec elle, un empressement à être reconnu) et, en même temps, ils ont un grand besoin qu'on les regarde, qu'on les cherche et ne les néglige pas, qu'on ne les laisse pas disparaître, qu'on ne les laisse pas avoir besoin de présenter des comportements d'une violence extrêmement destructrice ou autodestructrice dans le but d'être vus.

Le mot *non trouvé* dans le second énoncé : « chaque individu est un élément isolé en état de non-communication, toujours inconnu, jamais découvert en fait » se réfère à un état d'existence qui caractérise « les couches les plus profondes de [...] la personnalité » (p. 164) et le noyau du self où être trouvé c'est subir une violation à un degré tel qu'« être violé et mangé par des cannibales, tout ceci n'est que bagatelle » (p. 162).

Les deux énoncés que je discute et qui semblent contradictoires, se réfèrent à de puissantes forces en conflit en chacun de nous : le besoin d'être isolé et le besoin

d'être reconnu mais pas découvert. C'est une vérité de l'expérience humaine depuis les stades les plus précoces du développement où, quand tout va bien, la mère procure au nourrisson et à l'enfant « un environnement qui lui permet d'être complètement isolé » (Winnicott, 1952/1971). Et, quand l'enfant se sent prêt à faire « un mouvement spontané », la mère y prend garde et y répond « sans que le nourrisson perde le sentiment de soi ». Le besoin d'être isolé, tressé au besoin d'être reconnu, perdre la vie entière, ils sont peut-être nos besoins ontologiques les plus fondamentaux. Faute d'être reconnu par quelqu'un d'autre, nous sommes à la dérive, nous ne pouvons pas savoir qui nous sommes, nous sommes dans un état d'isolement total (Winnicott, 1967/1975, 1968/1992). Dans le même temps, nous ressentons un besoin vital de protéger le noyau *incommunicado* de nous-mêmes, qui est « sacré » (p. 161).

Être isolé sans avoir recours à des éléments d'isolation

Après avoir présenté l'idée que chaque individu est un élément isolé, Winnicott se pose à lui-même, ainsi qu'au lecteur, une question qui, je pense, surgit naturellement de la tension entre le besoin d'être trouvé et le besoin de rester, pour toujours, non trouvé : « La question est celle-ci : comment être isolé sans avoir recours pour autant à des éléments d'isolation ? » (p. 162) Les réponses de Winnicott sont énigmatiques. Bien qu'il pose la question (rhétorique ?) : « devons-nous cesser de comprendre les êtres humains ? » (p. 162), je ne pense pas qu'il nous propose, à nous analystes, de renoncer à nos efforts de comprendre la condition humaine et la vie de nos patients. Il me semble plutôt qu'il dit que si « nous arrêtons d'essayer de comprendre » nous pourrions être capables de nous impliquer avec nos patients d'une manière différente, plus pleine :

La réponse pourrait venir des mères qui ne communiquent jamais avec leur nourrisson sauf dans la mesure où elles sont des objets subjectifs.

(p. 162)

Je trouve que la construction de la phrase « ne communiquent jamais ... sauf dans la mesure où... » plutôt que « ... communiquent seulement dans la mesure... » est lourde de sens. La construction utilisée par Winnicott oblige le lecteur à vivre, pendant un moment, avec l'idée de ne pas communiquer *du tout*, jusqu'à ce que cet absolu se modifie. Winnicott réutilise les termes « objets subjectifs », mais ces termes ont, une fois encore, pris un sens nouveau. Ce terme semble maintenant se référer à une relation avec l'objet caractérisée par un *état d'existence* dans lequel la mère et le nourrisson sont si intimement liés l'un à

l'autre que la mère communique avec l'enfant (à la fois de manière expressive et réceptive) d'une façon qui n'implique pas la « compréhension ». Ainsi, l'analyste pourrait aider son patient (et lui-même) à être isolé sans avoir recours à des éléments d'isolation, d'une manière différente et plus pleine, qui implique de ne pas communiquer avec le patient, sauf dans la mesure où le patient est un objet subjectif. Puis, tout en répondant à la question « comment être isolé sans avoir recours à des éléments d'isolation ? » Winnicott se penche sur une forme bien plus mature de relations d'objet :

Lorsque les mères sont perçues objectivement, leur nourrisson est devenu maître de différentes techniques de communication indirecte, dont la plus évidente est l'emploi du langage.

(p. 162)

Une fois de plus, Winnicott laisse au lecteur le soin d'« écrire » le sens de « communication indirecte ». Si je lis/écris cette phrase, j'utilise le langage de la « communication indirecte » car la symbolisation verbale implique des mots qui tirent leur sens d'un ensemble de symboles partagés. Elle est « indirecte » dans le sens où le mot maison, par exemple, n'a pas de lien direct (intrinsèque) avec une maison et où le mot *vert* n'a pas de lien avec la couleur verte. En revanche, il me semble que la communication directe implique de modifier l'état émotionnel d'une autre personne sans médiation par des symboles, comme, par exemple, les hurlements d'un patient qui crie à son analyste ou qui le menace de se suicider ou de le tuer. Crier et menacer ne dépendent pas d'un sens symbolique, ce sont des actions menaçantes en elles-mêmes, elles sont ce qu'elles sont : des activités de destruction imminente. On peut penser à l'identification projective comme une communication directe dans la mesure où celui qui projette suscite des états émotionnels dans le « récepteur » en utilisant une véritable pression interpersonnelle (avec le fantasme inconscient d'occuper et de contrôler le récepteur de l'intérieur). En utilisant le mot inconscient dans la phrase précédente, il me vient à l'esprit que Winnicott emploie rarement ce mot dans cet article, le remplaçant par des mots comme non trouvé, isolé, *incommunicado*, ne pas communiquer, silencieux et ainsi de suite.

Dans la dernière phrase de ce paragraphe dense, écrit pour répondre à la question « comment être isolé sans avoir recours à des éléments d'isolation ? » Winnicott revient à l'idée qu'en sus de la communication avec des objets subjectifs et de la communication avec des objets objectivement perçus, il existe une troisième façon d'être en lien et de communiquer « dans laquelle objets et phénomènes transitionnels ont une place » (p. 162), une « place » d'une autre nature que communiquer avec des objets subjectifs ou objectivement perçus. J'aimerais ajouter que, quand on atteint la capacité de percevoir l'objet comme

une personne séparée, on communique de plus en plus ce à quoi nos sentiments ressemblent et non ce que nos sentiments sont : personne ne peut vraiment communiquer ses sentiments à une autre personne ou percevoir les sentiments d'une autre personne (même dans la situation des mères en lien avec leurs enfants comme des objets subjectifs). Ainsi, la communication porte-t-elle en elle le potentiel de devenir une expérience créative riche, un « art » dans le sens le plus banal du terme : en utilisant des expressions faciales, des gestes et des mots pour donner vie à des pensées et des sentiments. Et c'est au sein de l'espace transitionnel que naissent la créativité et l'art :

[On] peut parler des mécanismes mentaux de l'artiste mais non de l'expérience de la communication dans l'art et dans la religion, à moins de vouloir musarder dans ce domaine intermédiaire dont l'ancêtre est l'objet transitionnel de l'enfant.

(p. 158)

Que faire en attendant ?

Après avoir démontré « le point [théorique] essentiel de son article » – l'idée que l'individu est un élément isolé « toujours inconnu, jamais découvert en fait » – Winnicott continue en écrivant ce qui, à mon avis, constitue les points cliniques essentiels de son article. Il dit qu'un patient et un analyste peuvent échouer à faire des progrès s'ils remplissent les séances avec un flux de paroles « sans fin » (p. 163) qui sert à une « négation [...] de sa non-communication » (p. 163). C'est un effort inconscient (où il y a collusion entre analyste et analysant) pour utiliser les mots qui sont prononcés afin de recouvrir le vécu du noyau central silencieux du patient. « Dans le type de cas auquel je pense, ce que l'analyste a de mieux à faire, c'est d'attendre » (p. 163) avant d'interpréter parce qu'interpréter ne ferait qu'ajouter une couche de verbiage. Ce point s'adresse au travail analytique avec des patients qui vont mieux, « le cas d'une psychonévrose nette » (p. 163), bien qu'à mon avis, le côté de « psychonévrose nette » d'un patient vive toujours en conflit avec ce que Bion appelle « la partie psychotique de la personnalité » (Bion, 1959/1983)

Mais ce type de collusion, bien qu'il produise « une absence de résultats » (p. 163) n'est pas le résultat le plus dommageable qui puisse se produire au cours d'une analyse :

Plus dangereux cependant, dans l'analyse, est l'état de choses dans lequel le patient permet à l'analyste d'aborder les couches les plus profondes de la personnalité en raison de sa position en tant qu'objet subjectif ou bien de la dépendance du patient dans la psychose de transfert. Le danger ici, c'est que l'analyste interprète au lieu

d'attendre que le patient trouve seul, d'une manière créatrice. C'est seulement alors, quand l'analyste ne s'est pas transformé d'objet subjectif en objet perçu subjectivement que la psychanalyse est dangereuse. Le risque peut être évité si nous savons comment nous comporter. Si nous attendons, le patient en vient à nous percevoir objectivement, à son heure. Si, par contre, nous ne parvenons pas à nous comporter d'une manière qui facilite le processus analytique du patient [...], nous devenons soudainement non-moi pour le patient, et alors, nous en savons trop et nous sommes dangereux parce que nous sommes trop près d'une communication avec le noyau calme et silencieux de l'organisation du moi du patient.

(p. 163-4)¹³

On peut entendre ce passage comme un écho à la question que Winnicott pose plus haut : « Devons-nous cesser de tenter de comprendre les êtres humains ? » et à sa réponse à cette question : « la réponse pourrait venir des mères qui ne communiquent jamais avec leur enfant sauf dans la mesure où elles sont des objets subjectifs ». Dans ce passage, Winnicott soutient que notre plus grande responsabilité envers notre patient réside dans le fait de reconnaître le pouvoir que nous avons de violer son noyau sacré quand nous « devenons soudainement non-moi », soudainement en « sachant trop », en interprétant « au lieu d'attendre que le patient trouve seul, d'une manière créatrice. » Nous « savons comment nous comporter » (comme des objets subjectifs) jusqu'à ce que le patient, « à son heure », soit capable de nous éprouver comme des objets séparés.

Pour moi, ce passage est un des commentaires les plus succincts et les plus éclairants sur la manière dont il se comporte comme analyste (pas seulement avec des patients très malades, mais avec tous les patients qui sont en relation avec lui comme objet subjectif). Cela laisse au lecteur le soin de mettre en mots (« d'écrire ») ce que lui, comme analyste, fait pendant qu'il attend. Nous ne pouvons pas rester silencieux, séance après séance, semaine après semaine, pendant que nous attendons (Winnicott, 1963b/2000) car, dans mon expérience d'analyste et comme superviseur d'analystes, un silence sans fin de ce type, à un moment critique de l'analyse comme celui que Winnicott décrit, amène le patient à penser que l'analyste a disparu.

Chaque analyste, avec chaque patient, pendant chaque séance, doit répondre à la question : « que faire pendant que j'attends ? » et, en procédant ainsi, l'analyste de manière consciente et inconsciente se dirige en fonction du patient.

13. Bien que les différences entre les théories et les techniques de Winnicott et de Mélanie Klein soient évidentes dans cet article, Winnicott n'écrit nulle part ailleurs de manière aussi virulente sur les différences entre son approche et celle de Klein que dans le paragraphe que je viens de citer (bien qu'il ne la nomme pas). Je pense qu'il se réfère à la technique de Klein quand il parle de l'analyste qui « interprète au lieu d'attendre » et quand il nous met en garde d'en « savoir trop ». En contre-point, Winnicott décrit sa propre approche de l'interprétation : « Quant à moi, j'ai toujours éprouvé le sentiment que l'interprétation a une fonction importante, qui est d'établir les limites de la compréhension de l'analyste. » (p. 164)

Dans ce qui suit, je vais décrire une expérience avec un patient dans laquelle il a été essentiel que j'« attends » (essentiellement en tant qu'objet subjectif) et que je « ne sache pas trop ».

Quand je suis entré dans la salle d'attente lors de la première rencontre avec M. R, il était assis, sa tête et son corps penchés en avant, regardant le sol. C'était un homme d'âge mûr, légèrement négligé. Même lorsque je me suis présenté, M. R ne m'a pas regardé dans les yeux et n'a pas dit un mot. Avant même que nous sortions de la salle d'attente, j'avais la forte suspicion que le patient était psychotique.

Une fois dans mon bureau, M. R continua à regarder par terre et se mit à parler d'une voix douce et en marmonnant que j'avais beaucoup de peine à écouter. Je n'arrivais pas à donner du sens à ce que j'entendais. Finalement j'ai pu discerner le début d'une phrase : « C'est vraiment difficile de sortir... ». J'ai imaginé qu'il me disait qu'il lui était difficile de sortir de mon bureau, peut-être parce qu'il n'avait pas envie de partir, ou qu'il avait l'impression que, d'une manière ou d'une autre, je l'empêchais de partir, ou qu'il se sentait incapable de bouger son corps. J'avais l'impression qu'il pensait aux trois choses en même temps et probablement aussi beaucoup d'autres choses. Comme je ne voulais pas remplir l'espace analytique de moi-même comme un objet non-moi, je lui ai simplement répété ses mots : « C'est vraiment difficile de sortir... ». Il répondit à ma répétition en marmonnant : « C'est vrai », ce qui me fit sourire. Je ne peux pas expliquer précisément pourquoi sa réponse me fit sourire, mais c'est peut-être parce que j'ai éprouvé qu'il me transmettait que je l'avais compris en utilisant une espèce d'humour.

M. R continua à marmonner pendant ce qui me sembla un très long moment, au cours duquel, sans m'en rendre compte, j'étais assis au bord de ma chaise, penché en avant, muscles tendus, faisant des efforts pour comprendre ce qu'il me disait, même si cela n'était qu'un bout de phrase ou une expression. À un moment, après 15 ou 20 minutes, j'ai simplement arrêté d'essayer d'écouter et de donner du sens aux marmonnements de M. R. J'ai reculé sur ma chaise et j'ai senti la tension quitter mon corps. C'était une sensation extrêmement libératrice, qui n'était pas une sensation de renoncer au travail analytique, mais une sensation qu'il n'était pas important de comprendre, au contraire, qu'il était important que je ne comprenne pas et que je laisse simplement se passer ce qui allait se passer, sans essayer de le comprendre ou de le changer (ou de transformer le patient en quelqu'un d'autre).

Alors que nous étions tranquillement assis ensemble, mon esprit s'est mis à vagabonder. Je me réjouissais de superviser un nouveau groupe d'analystes avec lesquels j'avais commencé à travailler quelques semaines auparavant. Après avoir participé à la première séance, un des analystes avait manqué les

suivantes. Je me suis demandé pourquoi. Est-ce que j'avais fait quelque chose qui l'avait contrariée? J'éprouvais déjà de l'affection pour M. R, mais je me demandais avec inquiétude si c'était la dernière fois que je le voyais. Je me suis souvenu du travail avec un patient schizophrène qui refusait de dire le moindre mot et qui avait réussi à me faire avoir envie de le tuer. J'ai pensé à une autre patiente admise aux urgences une nuit où je travaillais en plus de mon internat. La patiente était une étudiante boulimique qui venait tout juste de manger deux pains entiers et plusieurs poulets rôtis. Son estomac s'était distendu à tel point que la gangrène étendue de ses parois avait nécessité une gastrectomie en urgence afin d'éviter la rupture des parois. Je n'ai pas essayé de faire des liens directs entre ces pensées et ce qui se passait en séance.

Après un certain temps dont il est difficile d'évaluer la durée, M. R se remit à parler indistinctement mais cette fois de manière un peu plus audible. Il m'a dit « Pouvez-vous me... (mots inaudibles) ». Cette fois, j'ai imaginé qu'il me demandait si je pouvais l'aider mais il m'a aussi traversé l'esprit qu'il pourrait me demander si je pouvais le tuer. À un autre patient, j'aurais pu dire : « Vous n'êtes pas sûr de savoir ce que vous voulez de moi », mais l'utilisation des mots « vous » et « moi » dans cette phrase n'aurait pas convenu à M. R parce qu'il me semble, quand j'y repense, qu'en utilisant ces pronoms personnels je me serais prématurément présenté comme un objet non-moi. De plus, parler de cette manière à M. R lui aurait trop clairement signifié que je lui disais ce qu'il pensait, ce qu'il aurait pu éprouver comme une invasion par mes pensées de son « noyau calme et silencieux ». Ce qui importe encore plus, c'est que cette formulation n'aurait pas montré quoi que ce soit du sentiment chaleureux que j'éprouvais pour lui. Je lui dis : « Tant de choses se sont passées en si peu de temps ».

La fin de la séance approchant, je demandai à M. R : « Dois-je chercher une autre heure pour que nous puissions nous revoir ? » Il me répondit « Oui » d'une voix forte et claire pour la première fois de la séance.

Pendant toute la séance, je me suis retenu de demander à M. R de répéter tout ce que je n'arrivais pas à comprendre parce qu'il me disait de la seule façon dont il pouvait me le transmettre que, paradoxalement, il était important que *je sois là pour ne pas comprendre*. En d'autres termes, il était important que je m'autorise à faire l'expérience avec ce patient de communiquer par des petits fragments de phrases accompagnant le type de communication associé à ce que nous provoquons émotionnellement l'un chez l'autre. Pour moi, comme analyste, cela prit la forme d'une rêverie¹⁴.

14. J'utilise le terme de rêverie en me référant aux rêves éveillés de l'analyste pendant la séance. C'est une sorte de réceptivité qui prend ses origines dans ce qui se passe à un niveau inconscient dans la relation analytique, (habituellement cela prend la forme de ce qui, à première vue, semble être le vagabondage de ses propres pensées) (Ogden, 1994/2005).

Je ne considère pas mon éprouvé de rêverie en séance comme une forme de repli sur moi-même mais comme une forme de connexion émotionnelle avec le patient *et* comme une manière de me parler à moi-même, une façon de penser à ce qui était en train de se passer pour installer, pour mon patient et moi, une séparation entre lui et moi, une capacité de penser, de ressentir et de me conduire comme une personne séparée de M. R. S'il devait perdre toute notion de moi comme étant un autre, il aurait été la seule personne dans le bureau, et il se serait senti complètement seul, complètement à la dérive. S'il n'y a pas d'objet, il n'y a pas de sujet. Le patient n'est personne. En y repensant maintenant, c'est au moment où j'ai arrêté d'essayer de toutes mes forces d'écouter et de comprendre, et que j'ai reculé sur ma chaise, que j'ai accepté la séparation entre mon patient et moi. Reculer sur ma chaise comme je l'ai fait était une autre manière de communiquer à M. R que j'étais une personne séparée qui pouvait tolérer et même apprécier le fait qu'il y ait un fossé entre nous, que nous n'étions pas une seule personne.

L'équilibre fragile des façons d'être que je viens de décrire constitue ma propre façon d'« attendre » avec M. R pendant cette séance au cours de laquelle il était essentiel que je me conduise d'une manière qui lui permettrait de communiquer ou de ne pas communiquer, d'être compris ou pas.

Comme ma façon d'« attendre », de communiquer avec le patient comme objet subjectif prend une forme différente avec chaque patient et à chaque séance, je vais brièvement décrire comment, dans ces circonstances, j'ai travaillé avec trois autres patients. Évidemment, je n'utilise aucune « formule », aucun « ensemble de règles » pour expliquer comment je me conduis pendant que j'attends avec un patient qui est si profondément et si archaïquement dépendant de moi qu'il, ou elle, ne peut, qu'à un moindre degré tolérer, la conscience que je suis séparé d'elle ou de lui. Comme analyste, je suis là pour réinventer la psychanalyse avec chaque patient et à chaque séance. (Ogden, 2017)

Au cours d'une période de ce genre, Mme T me raconta, extrêmement honteuse, qu'elle avait passé tout le week-end au lit. Je lui ai dit : « Là, c'est en sécurité ». La patiente continua à passer des week-ends au lit, mais en se sentant moins honteuse. (Je n'ai pas dit « vous vous sentez en sécurité » parce qu'en utilisant cette formulation, j'aurais dit à la patiente ce qu'elle ressentait, plutôt que décrire simplement ce qu'elle ressentait, ce qui, à mon avis, faisait qu'elle se sentait moins séparée de moi. J'aimerais souligner que, à ce moment critique, je décrirais mon sentiment d'exister de base avec Mme T comme « rêveur », pas pressé, et peu concerné par les progrès thérapeutiques. Les commentaires que j'ai faits véhiculaient mon profond sentiment d'acceptation de ce qui est.

À un autre moment critique où je sentais qu'il était important que je n'en sache pas trop, Mme B se mit à parler de la mort récente de sa mère. Elle dit :

« C'est si difficile de croire qu'elle n'est plus là du tout, qu'elle est complètement partie ». J'ai répondu en disant : « C'est bizarre n'est-ce pas que les gens disparaissent alors que les chaises ne le font pas ? » Mme B sourit. (J'ai utilisé une métaphore qui, discrètement, apportait un sens nouveau. Et, ce qui est encore plus important, il y avait un sentiment de proximité entre Mme B et moi, alors que nous prenions plaisir au « doux » sentiment d'étonnement et d'humour de ce moment).

Lors de l'un de ces moments critiques dans l'analyse du type dont je parle dans cet article, Mme L se sentait épuisée par les « demandes incessantes » de son enfant. Elle perdait du poids au point que ses habits flottaient autour d'elle. Son enfant, lui aussi, était en difficulté. Au milieu d'une séance je lui dis :

Pendant que vous parliez, j'ai pensé au jaune d'œuf dont le poussin se nourrit en grandissant dans sa coquille, jusqu'au moment où l'œuf craque et où le jaune est complètement consommé.

Mme L resta silencieuse pendant tout le reste de la séance. Lors des séances suivantes, elle ne fit aucun commentaire direct sur mon intervention, mais, il y avait dans sa voix une tendresse authentique que je n'avais jamais entendue auparavant quand elle me racontait comment elle ressentait ce qui se passait entre elle et son enfant et sur la façon dont elle lui répondait. (Ici encore, je n'ai pas utilisé une phrase construite avec « je » ou « vous », j'ai plutôt proposé une description, une métaphore, un récit, une image, des détails qui transmettent un peu plus que ce que la patiente m'avait raconté sur la manière dont elle se sentait mère avec son enfant et il me sembla qu'elle pouvait utiliser ce sens nouveau pour devenir la mère qu'elle voulait désespérément être.)

En résumé, dans chacune de ces situations cliniques, je me suis retrouvé, sans avoir planifié ce que j'allais dire ou comment j'allais le dire, en train de décrire plutôt que de nommer, expliquer ou interpréter. Ces descriptions n'étaient pas de simples redites de ce que le patient avait dit. Elles apportaient du sens avec suffisamment d'« autreté¹⁵ » pour qu'il y ait quelque chose de neuf que le patient pourrait utiliser sans être si « autre », ou si « non-moi » qu'il aurait éprouvé besoin de se replier en lui-même.

15. N.D.T. : en anglais : « otherness » qu'on pourrait traduire par « altérité ». J'ai préféré le néologisme « autreté » d'une part parce qu'Ogden met ce terme entre guillemets en anglais, et, d'autre part car « autreté » me semble mieux signifier une radicale différence.

Communiquer l'inexprimable

À la fin de son article, le langage que Winnicott utilise pour transmettre ses idées sur la communication et la non-communication subit un changement important. Maintenant, l'usage du terme *objet subjectif* est complètement absent, à sa place on trouve des phrases et des mots qui semblent vouloir transcender les limites du langage, qui s'efforcent d'exprimer l'inexprimable, qui essaient de trouver les mots et les métaphores qui transmettent une sensation sur l'état d'existence dans lequel nous nous sentons vivants au sein de notre noyau. Winnicott commence la dernière partie :

Je soutiens que, dans le noyau de l'individu, il n'y a pas de communication avec le monde non-moi d'une façon ou d'une autre. Là, la quiétude est liée au silence. (p. 164)

Il ajoute un peu plus loin :

C'est là que le silence équivaut à la communication et l'immobilité, au mouvement. (p. 166)

Je dois faire des efforts pour « comprendre » comment le silence équivaut à la communication et l'immobilité au mouvement. Mais, bien sûr, si j'essaie de « comprendre » ou de paraphraser, la vie de ce langage est perdue. La sphère de l'éprouvé que Winnicott nous indique pourrait être celle où le silence est une communication (à nul autre qu'à soi-même) d'un état de pure existence, et, où l'immobilité est mouvement au cœur de notre propre monde en transformations.

Plus tôt dans son article, Winnicott suggère que le noyau central du self se crée par clivage de la psyché en deux parties, la première, le faux self, « gère » la réalité, alors que la deuxième sera engagée dans la « communication avec les objets subjectifs [qui] porte en elle tout le sens du réel » (p. 157). À la toute fin de son article, il utilise un langage tout à fait différent pour exprimer sa conception sur l'origine du vécu de se sentir vivant.

Dans un développement normal, au début, le nourrisson est – du point de vue théorique – psychologiquement dénué de vie ; il ne prend vie que parce qu'il est, en fait, vivant [...] ce fait d'être en vie est la première communication d'un nourrisson sain avec la figure maternelle [saine] et est aussi naturel que possible¹⁶. (p. 167)

16. N.D.T. : en anglais : le fait d'être en vie « is as unselfconscious as can be », « est aussi inconscient de lui-même que possible. ». La traduction par « naturel » choisie par Mme Kalmanovitch prive le sens de la phrase de cette allusion à l'inconscience de soi-même.

Dans ce passage, il y a de la beauté et de la vie dans l'écriture et la musique des mots : le nourrisson « ne prend vie que parce qu'il est, en fait, vivant [...] [C] e fait d'être en vie est la première communication d'un nourrisson sain avec la figure maternelle [saine] et est aussi naturel que possible. » Dans mon souvenir, aucun psychanalyste n'a écrit une expression aussi banale : – « et est aussi naturel que possible » – de manière aussi expressive. La beauté et la banalité du langage apportent une impression de miracle et de surprise à la communication ordinaire entre la mère et son nourrisson.

Une des parties les plus puissantes, les plus mystérieuses et les plus importantes de tout l'article se trouve dans l'avant-dernier paragraphe :

Je me suis efforcé d'exposer pourquoi il est nécessaire de reconnaître cet aspect de la santé : le « self » central qui ne communique pas, qui est pour toujours inaccessible au principe de la réalité et pour toujours silencieux. Dans ce cas, la communication n'est pas non-verbale. Telle une harmonie céleste¹⁷, elle est absolument personnelle. Elle appartient au fait d'être vie, et c'est là que, pour l'individu en bonne santé, la communication naît tout naturellement.

(p. 168)

« Ici la communication est non-verbale », c'est la première fois de tout l'article que Winnicott introduit l'idée stupéfiante que, dans le noyau du self, la communication n'est ni verbale, ni non-verbale. Je me demande ce qu'il reste si la communication ne se fait pas au moyen de mots, et qu'elle ne se fait pas *sans* mots non plus ? Cette question n'a pas de réponse, ce qui est peut-être le véritable « point principal » de cet article. Winnicott explore ce que nous ne pouvons pas conceptualiser et encore moins mettre en mots : le vécu au centre de notre être.

Il continue dans la même phrase : « elle est comme la musique des sphères¹⁸ » une métaphore qui ne ressemble à aucune de celles que Winnicott utilise dans cet article, une métaphore qui évoque la notion de Pythagore (datant de 500 ans avant Jésus Christ) de la musique de l'harmonie parfaite, inaudible par les humains, produite par le mouvement des corps célestes. Une métaphore de ce genre provoque de l'émerveillement ou nous met « en difficulté », mais elle ne doit être ni « comprise », ni « élucidée ». « Là » – au centre de notre être – la communication est inimaginable. Et, comment mieux décrire cette communication silencieuse qu'avec les mots : « absolument personnelle. Elle appartient au fait d'être en vie. » ?

17. N.D.T. : en anglais Winnicott utilise l'expression « music of spheres » dont l'allusion à Pythagore et à cette musique bien particulière disparaît dans la traduction de Mme Kalmanovitch.

18. N.D.T. : cf. note 9, ici ma traduction.

Commentaires conclusifs

L'article de Winnicott est un article fait de paradoxes, de contraires, d'idées dépendantes les unes des autres, s'enrichissant les unes les autres. Le paradoxe central est l'idée que la communication avec des objets subjectifs au cœur du self, bien qu'absolument non-communication, n'en porte pas moins en elle tous les aspects de notre propre éprouvé « du sens du réel¹⁹ ». Parmi les conceptions dépendantes les unes des autres, l'idée complexe que, bien que cela soit un désastre d'être découvert (qui provoque une violation du self pire que le viol), c'est en même temps un désastre de ne pas être trouvé, de ne pas être reconnu. Les contraires les plus importants concernent la communication, deux formes très différentes de non-communication : 1) le repli défensif en réponse à la violation des défenses du noyau du self, 2) l'état d'isolement *incommunicado* qui caractérise le noyau sain du self.

Mais, à mon sens, malgré l'originalité de l'idée « chaque individu est isolé, en état de non-communication permanente, toujours inconnu, jamais découvert en fait », la portée de l'article serait moins radicale si sa trajectoire n'avait pas amené Winnicott à l'endroit où il arrive à la fin de son article, un endroit, qu'à mon avis, Winnicott n'avait pas anticipé quand il avait commencé à l'écrire. À la fin, Winnicott fait un usage poétique des mots, parce qu'on ne peut exiger rien de moins que de transcender les limites du langage au cours d'un processus qui fait un mouvement vers l'inexprimable. Le terme *objet subjectif*, bien qu'il soit réinventé plusieurs fois au cours de l'article, disparaît complètement ici. Il en va de même du terme *objet perçu objectivement* et même du terme *isolé*. À la place, Winnicott écrit en ce qui concerne le noyau central : « C'est là que le silence équivaut à la communication et l'immobilité, au mouvement. » (p. 166). Il nous demande d'essayer de concevoir l'inconcevable : une communication qui n'est ni verbale, ni non-verbale. « Elle est comme la musique des sphères²⁰ » Il est impossible de paraphraser ces mots ou de les expliquer. Ils sont une expression du mystère d'exister qui est « absolument personnel » à chacun d'entre nous.

BIBLIOGRAPHIE

Abram, J. (1996/2001). *Le langage de Winnicott. Dictionnaire explicatif des termes winnicottiens*. Paris, Édition Popesco.

19. N.D.T. : dans ce contexte, je pourrais aussi traduire par « sentiment d'exister ».

20. Cf. note 10

- Bion, W.R. (1959/1983). *Différentiation des parties psychotiques et non psychotiques. Réflexion faite*. Paris, PUF.
- Ogden, T. H. (1989). On the Concept of an Autistic-Contiguous Position. *Int J Psychoanal* 70: 127–140.
- Ogden, T. H. (1991). Some Theoretical Comments on Personal Isolation. *Psychoanalytic Dialogues* 1: 377–390.
- Ogden, T. H. (1994/2005). Le tiers analytique : les implications pour la théorie et la technique psychanalytique », *Revue française de psychanalyse*. Paris, PUF.
- Ogden, T. H. (1997). Reverie and Interpretation. *The Psychoanalytic Quarterly* 66: 567–595. doi: 10.1080/21674086.1997.11927546
- Ogden, T. H. (2001/2002). Lire Winnicott », in César Botella (dir.), *Penser les limites : écrits en l'honneur d'André Green*, p. 502-514, Delachaux et Niestlé.
- Ogden, T. H. (2002/2003). Une nouvelle lecture de la théorie des relations d'objet. *L'Année psychanalytique internationale*. Paris, In Press.
- Ogden, T. H. (2004). "An Introduction to the Reading of Bion." *Int J Psychoanal* 85: 285-300.
- Ogden, T. H. (2006/2007). Lire Loewald : Édipe revisité. *L'Année psychanalytique internationale*. Paris, In Press.
- Ogden, T. H. (2007a). "Reading Harold Searles." *Int J Psychoanal* 88: 353–369.
- Ogden, T. H. (2007b/ 2008). Les éléments du style analytique : les séminaires cliniques de Bion. *L'Année psychanalytique internationale*. Paris, In Press.
- Ogden, T. H. (2010/2011). Pourquoi lire Fairbairn ? *L'Année psychanalytique internationale*. Paris, In Press.
- Ogden, T. H. (2011/2012). Lire Susan Isaacs : vers une révision radicale de la théorie de la pensée. *L'Année psychanalytique internationale*. Paris, In Press.
- Ogden, T. H. (2014/2015). La crainte de l'effondrement et la vie non vécue. *L'Année psychanalytique internationale*. Paris, In Press.
- Ogden, T. H. (2015). Intuiting the Truth of What's Happening : On Bion's 'Notes on Memory and Desire'. *Psychoanal Q* 84: 285-306.
- Ogden, T. H. (2016/2017). Une nouvelle conception de la destruction : à propos de l'article de Winnicott « L'utilisation de l'objet et le mode de relation à l'objet au travers des identifications » *L'Année psychanalytique internationale*. Paris, In Press.
- Ogden, T. H. (2017). Dreaming the Analytic Session: A clinical Essay." *Psychoanal Q* 86: 1-20.
- Ogden, T. H. (2018). How I Talk with my Patients." *Psychoanal Q* 87: 399-413.
- Tustin, F. (1984). Autistic Shapes. *International Review of Psychoanalysis* 11: 279-290.
- Winnicott, D. W. (1952/1971). Psychose et soins maternels. *De la Pédiatrie à la Psychanalyse*. Paris, Payot.
- Winnicott, D. W. (1963a/1970). De la communication et de la non-communication suivi d'une étude de certains contraires. *Processus de maturation chez l'enfant*. Paris, Payot.

- Winnicott, D. W. (1963b/2000). Notes sur l'usage du silence. *La crainte de l'effondrement*. Paris, Gallimard, La connaissance de l'inconscient.
- Winnicott, D. W. (1967/1975). Le rôle de miroir de la mère et de la famille dans le développement de l'enfant. *Jeu et Réalité*. Paris, Gallimard, La connaissance de l'inconscient.
- Winnicott, D. W. (1968/1992). La communication entre le nourrisson et la mère, et la mère et le nourrisson : comparaisons et contrastes. *Le bébé et sa mère*. Paris, Payot.
- Winnicott, D. W. (1969/1975). L'utilisation de l'objet et le mode de relation à l'objet au travers des identifications. *Jeu et réalité*. Paris, Gallimard, La connaissance de l'inconscient.